

La folie de la langue

Louise Pépin

Au début de sa pratique, Freud se rend compte du lien entre les symptômes présentés par un patient et les mots. Aussi, il analyse les lapsus et les contenus oniriques comme autant de manifestations qui le conduisent, par le truchement de la langue et de la parole, à la connaissance du fonctionnement du psychisme humain. Freud a donc ouvert la voie à ce que Lacan désignera plus tard comme le signifiant. Le signifiant psychanalytique n'est pas de l'ordre du sens et de la signification : il se réfère au phonème, au son et, dans cette acception, il est le véhicule de la pulsion. Comment l'analyste, dans le cadre de la cure, arrive-t-il à dégager ces signifiants pour y repérer le désir du sujet? Des exemples cliniques étayeront notre propos.

Les figures de la folie sont innombrables. Le terme fou, folie, est utilisé couramment dans la langue et nous savons tous qu'il ne réfère pas nécessairement à la pathologie mentale. Il est dit de la folie qu'elle est l'*autre* de la raison (De Waelhens, 1968, 92). C'est sans doute pour ce motif que la folie fait peur, parce qu'elle habite chacun de nous, ne serait-ce que sous la forme du désir qui nous échappe. Car le désir n'est pas simplement le désir du sujet : il est avant tout, dirait Lacan, le désir de l'Autre. Pressentir que nous sommes possédés par un désir autre que le nôtre affole. C'est alors l'angoisse que tout dérape et que la folie s'empare de nous. Je parlerai donc de la folie non pas sous la forme d'une pathologie ou d'un dérèglement mais telle qu'elle peut se présenter dans les modulations du désir, lequel revêt un caractère d'insensé pour le sujet. Ce désir s'exprime par le truchement de la parole, l'unique médium de la psychanalyse.

Le réel

L'analysant qui adresse une demande de cure se présente aux prises avec un réel. « Ça » lui échappe. Il est déprimé, angoissé, il n'a pas le goût de vivre, mais il ne peut identifier la source de son malaise. Des ratages se répètent dans sa vie et il souhaite que « ça » s'arrête. Il présente un symptôme et il demande ce que « ça » veut dire. Ce *ça* désigne bien quelque chose qu'il n'arrive pas à représenter, quelque chose qui est hors sens et qui pourtant le prend au corps et ravage son existence. L'analysant qui entreprend une cure vient y chercher, entre autres, un sens à son malaise et, surtout, il nourrit l'espoir que ce malaise ou ce mal-à-vivre disparaîtra. Il ne s'attend certes pas à être confronté à ce que je désignerais, en reprenant une expression de Claude Rabant, une « folie de la langue » (Rabant, 1988, 90). Lorsqu'il tente de mettre en paroles l'angoisse qui l'étreint, les pulsions

qui l'assaillent et qui l'entraînent dans la répétition d'expériences qui perturbent sa vie, l'analysant, essayant de traduire ce magma, se retrouve en panne de mots. Certains parleront de leur difficulté de dire avec les mots de la langue, de mettre en phrases ce qui les ravage intérieurement. Une patiente me racontait un jour que, lorsqu'elle attendait dans la salle d'attente, des phrases se formulaient en elle en pensant à ce qu'elle voulait dire lors de sa séance. Mais, dans la séance proprement dite, tout ce qui venait, c'était des mots et elle n'arrivait plus à retrouver ces phrases. Elle ne parvenait pas non plus à dire simplement ces mots et elle poursuivait alors son récit. C'est le travail de l'analyste de pointer, à travers le récit d'événements, de rêves, les mots, les sons qui feront apparaître ce qui était refoulé. Ce mot, ce son, qui surgit entre autres, mine de rien, dans le récit d'un rêve et qui est associé à des souvenirs, à des expériences de vie, à d'autres contenus de rêve, ce mot, ce phonème¹, nous l'appelons signifiant, au sens psychanalytique du terme.

Le signifiant

Tout ce qui subsiste d'une expérience traumatique n'est parfois qu'un son ou bien une phrase, le nom d'une odeur précise, bref une trace, alors que tout le reste est refoulé. C'est pourquoi le signifiant en psychanalyse n'est pas de l'ordre du sens et de la signification. Intimement lié à l'histoire du sujet, il n'est signifiant que pour le sujet. Véhicule de la pulsion, le signifiant est également arrimé au corps. Le signifiant se repère dans ce que l'analyste, en position d'Autre, entend et non pas à ce que le sujet raconte. Cela n'est possible que dans le cadre du transfert qui pose les balises de l'acte analytique. L'analyste n'est pas intéressé au récit de l'analysant, mais plutôt à ce qui peut le mettre sur la piste de ce qui a été refoulé. L'analysant, quant à lui, se présente avec son Moi. Découvrir que ce Moi n'est qu'une enveloppe risque de le faire vaciller. C'est le désir de l'analyste qui va le débusquer petit à petit de cette position narcissique en provoquant la production de rêves, de lapsus, d'actes manqués, qui n'auraient pas eu lieu en dehors du transfert. Parfois, lorsque l'analyste reprend un mot, c'est parce qu'il a été entendu comme un son : il renvoie alors l'analysant à des associations qui concernent un autre registre que celui de l'ordre du sens et de la signification. L'interprétation, nous dit Lacan, porte essentiellement sur le signifiant mais vise le Réel. Lorsque l'analyste pointe ce qu'il croit être un signifiant, l'effet en est alors un de rupture du récit, dans lequel est engagé le Moi, ce qui permet une ouverture sur des pans d'histoire que l'analysant n'avait jamais abordés, livrant ainsi d'autres signifiants. C'est dans ses effets que le signifiant revêt véritablement un statut de signifiant, qu'il s'agisse d'angoisse, de production de rêves ou de révélations de souvenirs surgissant tout à coup à la mémoire de l'analysant. Prenons pour exemple ce patient qui raconte un rêve où il se retrouve dans une *salle* avec un groupe et il décide de quitter brusquement. L'analyste reprend simplement le mot « *salle* » et voilà le patient tout étonné d'entendre ce mot revenir par la « *voix* »

d'un autre. Il entend alors « sale » qui le renvoie à « saleté » puis à des souvenirs d'expériences sexuelles infantiles qui le conduisent finalement à associer « saleté » à « sexualité », à son grand étonnement. Sans ce repérage du signifiant, l'analysant n'aurait jamais eu accès non seulement à ce souvenir de la première enfance, mais il ne lui aurait jamais été révélé son mode d'appréhension de la sexualité comme étant associé à saleté.

Il est donc important que l'analysant parle dans sa propre langue, avec ses mots, et non pas qu'il construise son expression, sa tournure de phrase, pour se faire comprendre. Par exemple, à tel analysant qui s'efforçait de trouver les « beaux mots », se reprenant s'il échappait un anglicisme ou une expression populaire, j'ai demandé de dire les mots tels qu'ils venaient, sans chercher à les modifier. À partir de ce moment, le tableau que j'ai eu devant moi est devenu tout autre. Alors qu'avant il parlait de son père qui était « plus ou moins honnête en affaires », mon intervention le conduisit à modifier son dire par « mon père administrait pour sa poche », ce qui n'est pas du tout la même chose. Non seulement la langue supporte le travail de l'analysant, mais elle est l'unique médium dans la construction de son inconscient. Car de l'analyse doit résulter une construction qui est spécifiquement l'inconscient du sujet. Avant l'analyse, il y a des formations de l'inconscient, c'est-à-dire les rêves, les symptômes, les actes manqués, les lapsus. C'est la mise en chaîne des signifiants, cernant le désir de l'Autre, qui constitue l'inconscient proprement dit du sujet (Apollon, 1988).

Claude Rabant fait un lien entre la langue, la voix et l'importance du support dans l'acte d'écriture et de création. Il pose la question à savoir si la langue peut être un support comme la scène. Il répond ainsi : « Par tout un côté je le crois... [La langue] est elle-même active, mobile, turbulente comme un magma, éruptive comme une lave. Elle n'est pas seulement support, elle vient du dedans comme une force violente. C'est cela que j'appelle folie de la langue, ces mouvements tissés des sensations les plus intimes et les plus étranges. [...] Cette folie de la langue nous emporte malgré nous vers des points inconnus » (Rabant, 1988, 89-90).

Assez curieusement, les enfants vont plus facilement que les adultes lâcher ces mots, ces signifiants qui jalonnent leur histoire. Ils jouent avec la langue qui les a marqués à leur insu. Un jour, alors que je recevais une fillette de huit ans pour une consultation, elle me dit qu'elle n'avait pas de phrases mais seulement des mots. Invitée à dire ces mots, elle énonça une centaine de mots les uns à la suite des autres, sans chercher à faire des phrases. Tous ces mots n'étaient pas des signifiants, il va sans dire, mais certains se rattachaient à des expériences et des souvenirs traumatiques pour elle, jusqu'à ce qu'elle s'arrête sur deux phonèmes accolés et qu'elle me demande si c'était possible, ce mot. La charge affective importante que drainait ce son référait d'autant plus à un « signifiant » qu'il n'existait pas dans le langage courant. L'enfant qui n'a pas les défenses intellectuelles de l'adulte livre les signifiants qui l'habitent de façon moins détournée et il prend même plaisir, je dirais, à cette folie de la langue.

Le rêve comme écriture

Freud a repéré à l'écoute de ses patients ce lien étroit entre certains mots de la langue et le symptôme. Il en est ainsi arrivé à tenir compte non seulement de ce qu'un patient lui racontait dans la langue avec laquelle il s'adressait à lui, mais aussi à utiliser tel mot ou tel son dans la langue maternelle du patient pour parvenir à déchiffrer un rêve ou un symptôme. Par exemple, dans l'analyse d'une phobie d'un garçon de cinq ans (Freud, 1984, 184), Freud part des mots et des néologismes créés par l'enfant pour retracer l'origine de la phobie. Ainsi que le souligne Lacan, « Freud place sa certitude, *Gewissheit*, dans la seule constellation des signifiants tels qu'ils résultent du récit, du commentaire, de l'association, peu importe la rétractation. Tout vient à fournir du signifiant, sur quoi il compte pour établir sa *Gewissheit* à lui... » (Lacan, 1973, 45).

Le rêve est la voie royale de l'inconscient, nous a appris Freud, parce qu'il permet d'avoir accès aux représentations refoulées. Là où Freud parle de représentations, Lacan y a substitué le terme de signifiant. Le rêve échappe à la vigilance du rêveur et le récit du rêve livre les signifiants, l'insensé du désir qui autrement ne pourrait se dire. Freud compare le rêve à une écriture : chaque fois que le rêve rapproche deux éléments, dit-il, il garantit qu'il y a un rapport étroit entre ce qui leur correspond dans les pensées du rêve. « Il en est de cela comme de notre écriture, dit Freud, *ab* indique une seule syllabe, *a* et *b* séparés par un espace nous laissent comprendre que *a* est la dernière lettre d'un mot, *b* la première d'une autre » (Freud, 1971, 271). C'est un mécanisme analogue pour les mots et les sons qui sont véhiculés dans le rêve. Freud a découvert dans l'analyse des rêves qu'il existe un échange d'expressions verbales : un élément échange avec un autre sa forme verbale et la pensée du rêve qui y correspond peut ainsi être mieux déguisée. La figuration dans le rêve n'est pas faite pour être comprise, précisera Freud, et elle doit être déchiffrée comme des hiéroglyphes. Un hiéroglyphe peut être figuratif, mais il peut être aussi phonétique. Un signe peut représenter par exemple deux ou trois consonnes : c'est alors qu'il renvoie seulement à des sons. Le rêve est un rébus, nous rappelle Lacan à la suite de Freud, et il doit être interprété comme tel. « Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à la *Traumdeutung*, dit-il, pour s'y rappeler que le rêve a la structure d'une phrase, ou plutôt, à nous en tenir à sa lettre, d'un rébus, c'est-à-dire d'une écriture, dont le rêve de l'enfant représenterait l'idéographie primordiale, et qui chez l'adulte reproduit l'emploi phonétique et symbolique à la fois des éléments signifiants... » (Lacan, 1966,267)

La tournure

Ainsi donc, l'analysant qui attend à la suite de son rêve que l'analyste lui renvoie un sens est confronté à une attente vaine. Nourrir l'analysant de sens a cet effet de combler un trou, opération illusoire dois-je préciser, et qui de surcroît empêche le travail de se poursuivre. Moustapha Safouan, en reprenant Lacan, indique que

l'analyste, en ne répondant pas à la demande de l'analysant, permet « que s'ouvre la séquence d'un autre transfert, celui qui se déploie dans le « matériel » des récits des rêves, des lapsus... » (Safouan, 1988, 185). Car que sert à l'analysant de savoir qu'il n'en a pas fini avec Œdipe s'il ne repère pas ce qui sous-tend son désir. Lorsque l'analyste souligne un mot, un son, une tournure de phrase et attend l'association du patient, l'analysant est face à ce qui lui a échappé. Souvent, en entendant l'analyste reprendre un mot, une phrase, l'analysant demandera : « j'ai dit cela? » En effet, admettra-t-il, après un silence, « j'ai dit cela mais je ne sais pas pourquoi c'est sorti comme cela ». À d'autres moments, il ne se souviendra aucunement de ce qu'il vient tout juste de verbaliser. L'analysant en vient à savoir que sa parole lui échappe. Le sujet connaît ce qu'il veut dire, mais il ne connaît pas son dit. Claude Rabant illustre bien ce mouvement de la langue lorsqu'il parle de la tournure : « La manière dont nous jetons nos filets dans la langue, c'est cela que j'appelle tournure. On peut imaginer que la tournure a le plus étroit rapport avec la pulsion, que même elle *est* la pulsion, dans cette jointure du corps à l'Autre. Rendre la pensée tactile, tel serait le désir profond de la tournure, toucher l'objet de la pulsion dans la langue » (Rabant, 1988, 90).

La tournure indique à l'analyste qu'il y a anguille sous roche. Un jour, un analysant laisse tomber dans son récit : « Ma mère refusait qu'on porte des soucis sur nos épaules. » Intriguée par cette « tournure » et surprise de cette plainte, de n'avoir pu porter des soucis sur ses épaules étant enfant, j'interroge en reprenant la phrase avec la même tournure. Il reprend alors : « Je me suis trompé, je voulais dire que ma mère refusait de prendre des soucis sur ses épaules. » Questionnant sa propre position, il révèle alors qu'il tentait justement de prendre les soucis de la famille sur ses épaules et particulièrement qu'il s'était donné la mission de rendre sa mère heureuse. Il enchaîne aussitôt en précisant qu'en fait c'était ce qu'on lui demandait. Lorsqu'on dit que la tournure a le plus étroit rapport avec la pulsion, cette pulsion est en fait une réponse, la réponse du sujet à la demande parentale. Cette demande passe par la parole du parent à l'adresse de l'enfant; ce dernier est pris à son insu dans cette demande qui a des effets sur son corps, que ce soit sous la forme d'angoisse, d'état dépressif, d'inhibition ou de symptôme. Interroger la tournure insolite permet d'avoir accès à la pulsion, à ce qui se dit au-delà du vouloir dire. L'acte analytique vise ce passage de la pulsion, qui a des effets sur le corps, à la parole du sujet.

La voix

Si l'analysant, en engageant sa parole, est confronté à la « folie de la langue », il est aussi confronté à la voix de l'Autre, en l'occurrence l'analyste. Passant par la parole, il utilise le support de sa langue, et la voix de l'Autre pointe ces signifiants qui constitueront son inconscient. Ces éléments de la voix et langue font partie intrinsèque de la cure. Cette voix de l'Autre n'est pas seulement le véhicule

de ce que l'analyste renvoie de ce qu'il a entendu, mais elle est « voix » en tant que telle, ce que Willy Apollon désigne comme la « matérialité de la voix ». Il y a donc la voix de l'Autre représentée par l'analyste mais qui n'est pas sans rappeler la voix de l'Autre (la voix des parents ou de ses représentants), et, en elle-même, cette voix comme Autre produit des effets. L'enfant n'est-il pas lui-même « le pur effet de la voix de l'Autre? » (Apollon, à paraître). Il y a aussi la voix de l'analysant avec ce qu'il croit dire mais qui peut livrer une consonance tout autre. « Le signifiant linguistique, souligne Willy Apollon, ne saurait rendre compte de ce qui est là au travail dans la langue, ce réel de la voix qui déchire et déborde le dit et dérobe au sujet son propre discours au lieu même de son énonciation. [...] La voix traverse et déchire le discours en y restant en surplus par rapport au sens où se trace son absence » (Apollon, à paraître).

Conclusion

Ainsi donc, quelle est l'importance de passer par la langue pour y dégager les signifiants du sujet? C'est que ces signifiants sont la voie (mais peut-être aussi voix) qui conduit au fantasme et c'est par ce biais que se dévoilera le désir du sujet. L'interprétation du rêve n'intéressait Freud que dans la mesure où il pouvait y retracer le désir du sujet. Si dans la folie, tel que le dit Lacan, le sujet est parlé plus qu'il ne parle et si la folie est une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, le trajet de la cure analytique serait de libérer le sujet de ce réseau de signifiants dans lequel il est pris afin qu'il accède à sa parole et qu'il assume son désir. Cela ne veut pas dire qu'après une cure le sujet n'est plus pris dans un réseau de signifiants : les signifiants demeurent, mais ils sont assumés ; ils sont repris au compte du sujet et celui-ci peut les utiliser pour vivre plutôt que d'être broyé par eux.

Louise Pépin

342, St-Cyrille ouest
Québec GIS 1R9

Note

1. Le mot phonème est ici utilisé en référence au sens étymologique c'est-à-dire « son de voix » (Petit Robert, 1968).

Références

- APOLLON, W., 1988, What's new at state in the Freudian clinic, *News Letters of the Freudian Field*, volume 2, no 1, 27-46.
- APOLLON, W., La voix à perte de vue, à paraître dans *Névrose et sexualité*, Québec.

- DE WAELHENS, A., 1968, *Encyclopaedia universalis*, volume 7, Paris.
- FREUD, S., (1909), *Cinq psychanalystes*, PUF, Paris, 1984.
- FREUD, S., (1900), *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris 1971.
- LACAN, J., 1973, *Les quatre concepts fondamentaux*, Éditions du Seuil, Paris.
- LACAN, J., 1966, *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris.
- RABANT, C., 1988, *Folie, mystique et poésie*, Éditions du Gifric inc, Québec.
- SAFOUAN, M., 1988, *Le transfert et le désir de l'analyste*, Éditions du Seuil, Paris.